

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 11

Artikel: La casquette du papa Nizet
Autor: Erhard, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» Dans le premier moment, le danger paraissait immense; une fumée noire et épaisse sortait de toutes les croisées du grand bâtiment, et on ne pouvait pénétrer au foyer, tellement il y avait de fumée aux issues. Il semblait que le feu était partout et que si une flamme éclatait, elle devait tout envelopper.

» A force d'eau, le mal a été maîtrisé en quelques heures et on a constaté plus tard que le feu avait pris au bûcher, près du dépôt de charbon et de la lingerie. Il n'y a eu aucun accident et peu de meubles ont souffert, sauf par le transport.

» Le résultat de ce malheur a été beaucoup de bois carbonisé, ainsi que les détériorations causées par l'eau, la fumée, la foule, et la nécessité de sacrifier fenêtres, portes et planchers pour pouvoir apporter du secours.

» Cet événement a été accompagné d'une circonstance qui a occupé le public lorsque le danger a été passé.

» On a dû transporter les aliénés dans un bâtiment public du voisinage; quelques-uns ont voulu s'évader et ont été repris. On en cherchait un et on a rencontré une personne vêtue d'une façon étrange et portant de longs cheveux; on a remarqué sur son visage l'expression de l'effroi et de l'ébahissement: « C'est lui! » a-t-on dit; puis on l'a entouré finement; il s'est aperçu qu'on en voulait à lui, et son calme affecté, démenti par les convulsions de sa physionomie, a empêché les doutes même de naître. On l'a empoigné le plus poliment du monde. Ses efforts pour se soustraire à cette investigation, et ses cris, qui paraissaient inarticulés, ont donné la certitude qu'on avait bien deviné.

» Le vacarme, l'incendie, les cris de toute une foule, la perspective d'une réclusion, l'entourage d'une bande d'aliénés, tout a contribué à donner au pauvre diable qu'on venait de saisir un aspect extraordinaire et à prolonger ainsi la certitude des gardiens officieux.

» On se trompait; c'était un arrivant étranger qui ne savait pas un mot de français. On lui a rendu la liberté et on lui a fait des excuses qu'il a abrégées avec plaisir. Ce quart d'heure inattendu lui a paru rude. Il trouvait les Welches un peu trop vifs. »

La casquette du papa Nizet

par AUGUSTE ERHARD

I

Quand je vins m'installer dans le charmant petit village de D., situé à quelques lieues de Paris, il y avait deux ans déjà que le bonhomme Nizet habitait le pays.

La maison que j'avais louée touchait à la sienne. Nos deux jardins, deux longues bandes de terre étroites, étaient contigus, séparés par un mur, haut d'à peu près deux mètres, terminé en hérisson, et dont le faite était surmonté d'un treillage peint en vert où

couraient toutes sortes de plantes grimpantes. La clôture donnant sur la rue était formée d'un mur d'appui bas et supportant également un treillage où des lierres commençaient à monter.

La première fois que je le vis, c'était un dimanche matin. Il était à peine sept heures, j'étais accoudé à ma fenêtre, en train de humer l'air frais, de me griser de ces senteurs pénétrantes et exquises qui sourdent de terre à la pointe du jour. Lui, disposait du fumier au pied d'un massif de rosiers. Ma vue plongeait directement dans son jardin, et machinalement, je l'examinai, m'intéressant à son travail.

C'était un homme qui paraissait approcher de la soixantaine, grand, sec, nerveux, le dos légèrement voûté, la figure osseuse, avec un nez d'aigle, une large bouche, le menton anguleux et saillant. La face glabre, colorée, était traversée de deux sourcils grisonnants, épais et rudes, sous lesquels disparaissaient deux yeux caves dont je distinguais mal la couleur et l'expression. Il était vêtu d'un mauvais paletot marron, fermé en haut seulement par un bouton, avait aux pieds des sabots garnis de paille et sur la tête une casquette à oreillons, en peau de castor, vieillie, usée, et solidement enfoncee au ras des sourcils.

De sa fourche, il piquait le fumier dans sa brouette, l'étendait avec soin, par couches égales, s'interrompant de temps à autre pour observer une tige, pincer un bouton mal venu ou écraser entre ses doigts une chenille.

Ayant levé les yeux par hasard, il m'aperçut, porta vivement la main à sa casquette comme pour mieux l'assurer sur son front, me considéra quelques secondes en dessous, d'un air inquiet, puis brusquement changea sa brouette de place et se remit à l'ouvrage en me tournant le dos obstinément.

Lorsqu'il eut achevé son massif, il obliqua sournoisement la tête de mon côté, et, me surprenant immobile à mon poste, il me lança un coup d'œil soupçonneux et se dirigea vers sa maison. Au moment où il y arrivait, une vieille femme se montra sur le pas de la porte; il s'approcha d'elle et lui parla bas à l'oreille, avec volubilité. A coup sûr, il s'agissait de ma personne, car les regards de la vieille se portèrent sur moi et m'enveloppèrent d'un examen rapide, puis elle chuchota au bonhomme quelques mots en secouant la tête d'un geste négatif, le contredisant apparemment. Et alors tous les deux rentrèrent.

Je pensai :

— Voilà un original et un sauvage que mon voisinage irrite!

Puis, je l'oubliai.

De trois jours je ne l'aperçus point, mais une après-midi, au retour d'une promenade faite après mon déjeuner, en passant devant sa porte, je l'avais de nouveau, debout au milieu de son jardin. Nos regards se croisèrent, et immédiatement, de même que la première fois, il fit volte-face et me tourna le dos. Cette impolitesse me laissa indifférent, mais ce qui me frappa et occupa davantage ma pensée, c'est que malgré la chaleur écrasante, qui le tenait en manches de chemise, col déboutonné, il avait encore sur la tête sa chaude casquette de fourrure. Le lendemain, en plein midi, même bizarrerie incompréhen-

sible. Bref, chaque fois que je le vis, quelle que fut l'heure ou la température, ce fut toujours coiffé de ce casque velu, étouffant, qui adhérât à son crâne comme une perruque, l'embéguinait étroitement, lui mangeait le front, la moitié des joues, parfois le haut des sourcils.

Point n'est besoin, je pense, de dire que nos rapports ne s'étaient point modifiés : mon voisin semblait mettre à m'éviter autant de soin que moi j'en prenais peu de sa présence, lorsqu'il se trouvait dans son jardin. Cette indifférence que je lui marquais finit par l'enhardir : il osa s'offrir à ma vue autrement que de dos. Peu à peu, même, il s'apprivoisa, échangea avec moi un bonjour, puis quelques courts propos; l'année suivante, je lui fis cadeau de la rose Rubens qui manquait à sa belle collection de rosiers, et dès lors, nous devîmes bons amis.

Cet homme que l'avais jugé fantasque, insociable, était, au contraire, l'être le plus doux qu'on puisse imaginer. On le maniait comme un enfant. Seulement, il ne riait jamais, et quand il vous parlait ou vous écoutait, son regard, d'ailleurs candide, vous fuyait constamment sous une mobilité excessive des paupières. La fameuse casquette en poil de castor emprisonnait toujours sa tête, et ma curiosité surexcitée se tenait à quatre pour ne point interroger le papa Nizet.

Si je m'abstins, ce ne fut certes pas par discrétion, mais de crainte de le mettre en colère et de me brouiller avec lui, ce qui m'ôtait tout espoir de connaître la vérité : en effet, j'avais observé que son regard, bien qu'il évitât le mien, ne me perdait pas de vue, et que chaque fois que je guignais du coin de l'œil la casquette, il s'en apercevait aussitôt et rompait net l'entretien.

J'avais bien tenté de faire jaser la vieille femme, servante — je le savais aujourd'hui — de mon original, mais celle-ci éludait adroitemment toutes mes questions.

Un incident fut sur le point de lever mes doutes. M. Nizet était occupé un matin à palisser les lierres de la façade de son jardin, lorsqu'un bruit de pas rythmés et pesants lui fit redresser la tête machinalement. Mais il n'eut plus tôt vu qui passait que déjà sa main était à sa casquette, maintenant l'éternel couvre-chef, la paume bien à plat sur le front, comme pour le mieux voiler sous un bandeau. Une expression de frayeur et d'angoisse immobilisait ses traits, et il restait, la face pâle, bouleversée, les bras inertes, l'œil fixé sur les deux passants, qui n'étaient autres que le brigadier de gendarmerie et un de ses hommes.

Mon voisin était donc un malfaiteur ? Mais, en ce cas, c'était sa figure qu'il eût dû cacher, son grand nez d'aigle, ses yeux, sa bouche, son menton, et il ne s'en était pas préoccupé ; il n'avait songé qu'au front. Défiance inexplicable... A moins qu'une balafre... Parbleu ! oui, c'était cela : le signe dénonciateur s'étalait entre les sourcils et les cheveux, et ce qu'il importait de soustraire à tout regard, c'était la cicatrice horrible!... Pourtant, puisqu'elle disparaissait déjà sous la visière collante de la casquette, pourquoi ce mouvement de précaution?... Peut-être un geste involontaire, instinctif.

Malgré ces présomptions, je n'étais pas persuadé. D'abord, il me répugnait de m'aff-

firmer à moi-même que ce vieillard, d'existence paisible, de cœur simple, qui vivait au milieu de ses roses, fut un voleur ou un assassin. Et puis, un criminel de profession, loin de se conduire comme M. Nizet venait de le faire, eût su se maîtriser et conserver son impassibilité : il eût redoublé de sang-froid.

Le pharmacien de D..., dont je fis la connaissance à cette époque et que je ne manquai pas de questionner, ne put rien m'apprendre, sinon que tout le monde dans le pays s'était préoccupé comme moi de cette casquette mystérieuse et surprenante, qu'on avait là-dessus bâti une foule de suppositions plus ou moins vraisemblables, que même l'autorité s'était émue un instant, puis qu'on avait fini, comme il arrive toujours, par ne plus songer à tout cela.

— Mais, dis-je au pharmacien, c'est que jamais il ne la retire sa casquette... Mais jamais, vous m'entendez ?... Je ne serais pas étonné qu'il couchât avec !

J'appris plus tard que c'était la vérité.

— Eh bien ! monsieur, c'est ce que les enfants lui jettent au nez chaque fois qu'ils le rencontrent, ce qui n'est pas fréquent, du reste. Vous savez ? les gamins, ça remarque tout. Aussi, ils ne le manquent pas : « Eh ! papa Nizet, est-ce qu'vous couchez avec ? »

— Et que répond le papa Nizet ?

— Il entre dans des colères terribles, leur montre le poing, les poursuit à coups de pierre ; mais les monstres ont des jambes, et quand la pierre arrive, ils sont déjà loin, narguant de nouveau le bonhomme de leur refrain habituel : « Est-ce qu'vous couchez avec ? »

— Oh ! décidément il faut que je sache !...

— Vous aurez de la peine.

— Je suis entêté et patient : je saurai !

Et je sus.

Après combien de flatteries, de cajoleries, de complaisances, de bassesses auprès de la vieille servante, c'est ce qu'il serait sans intérêt de rapporter ici ; mais enfin, un beau matin que son maître était en train de repiquer les reines-marguerites, je lui dénouai la langue.

Voici ce que me raconta la vieille Rosalie :

(La fin au prochain numéro.)

Favey et Grognuz

à Yverdon.

VII

Puis, se ravisant, Grognuz leur dit : « Mais c'est qu'ils ne couchent pas les gens au Commerce, y nous faut plutôt aller dans un hôtel. »

— Eh bien, c'est au revoir, à demain, dit l'ami François, en les quittant pour aller loger chez un parent.

Dix minutes plus tard, les deux inséparables s'installaient au bout d'une longue table de la salle à manger d'un des bons hôtels de la ville.

Une accorte sommelière se présenta, attendant leurs ordres.

— Je te laisse commander, dit Favey.

— Si tu veux. Votre serviteur, mademoiselle ; on nous a recommandé cet hôtel et nous voudrions manger quelque chose, rien d'extra, on a diné tard...

Une bonne omelette aux œufs, si vous voulez, avec un peu de salade.

— Très bien. Quel vin, messieurs ?

— Eh bien, on nous a dit que vous aviez du Bonvillars qui ferait revenir des morts, est-ce vrai ?

— Excellent, monsieur, nous en vendons énormément.

— Bon. Alors, apportez-nous-en une bouteille pour essayer... Quelle chaleur, Mademoiselle, on est tout en un bouillon... Avez-vous comme ça chaud ?...

Et Grognuz, lui saisissant vivement la main : « Aloo, ça fricasse !... C'est pas étonnant, à votre âge. »

— Et pi, ces yeux, comme ils sont pétillants, ajouta Favey.

— Dans dix minutes, vous serez servi, fait la jeune fille en s'échappant, le sourire aux lèvres.

Et rencontrant dans l'escalier une camarade : « Ma chère, lui dit-elle en posant le bout des doigts sur sa bouche, veux-tu faire un caprice ? Va à la chambre à manger, il y a là deux messieurs qui sont à croquer !... Je ne te dis que ça. »

La camarade s'avança vers l'entrée de la salle, y donna un coup d'œil à la dérobée, et revint à l'office en riant aux larmes, de ce rire perlé et moqueur, si cruel à ces hommes qui ne savent pas vieillir.

— Oh ! c'est pas permis, Marie ! Ils sont bien trop mûrs ; tu sais, je te les laisse.

— As-tu vu celle qui vient de guigner là ? demanda Favey ; elles sont toutes plus mignonnes les unes que les autres.

— Non, je ne l'ai pas vue, répond Grognuz, j'ai seulement entendu une recafée dans l'escalier.

— Eh bien, oui, on dirait qu'elles se fichent de nous.

— Oh que non ; elles sont bien gentilles... Tu me diras ce que tu voudras, c'est pourtant bien plus joli à voir que les vieilles... Quand même ma Marienne s'est assez bien maintenue, ton Elise aussi.

— Aloo, je pense bien. Dis donc, c'est pas comme celle à l'ancien syndic. Ti possible, qu'elle est poète ! Il n'ose pas sortir avec elle le dimanche. C'est tout de même embêtant pour lui.

— Que veux-tu, il n'a vu que ses étius, il les a, dit Grognuz.

— C'est vrai. Moi, je n'ai pas pensé à la fortune, quand même il y en avait un peu, je me suis senti une inclinaison pour Elise, et voilà.

— Moi, c'est la même chose... Je sais pas seulement comme c'est allé pour commencer, ajoute Grognuz, on s'est comme ça un peu fréquenté ; on est allé aux noisettes ensemble, le jour du Jeûne, et pi on s'est revu souvent, on s'est raconté ses affaires, tu sais comme ça va. Et pi, ma foi, le soir de l'abbayi,

après la danse, je l'ai raccompagnée. Quand on a été sur le pas de la porte, je lui ai dit : « Tant pis, Marienne, il faut que je t'embrasse ! » Je l'ai bien remolée sur les deux joues, alors elle m'a avoué, comme ça tout doucement, en penchant la tête, qu'elle m'aimait. Tout était dit, tu comprends.

Eh ! quel beau moment !... Jamais j'aurais cru qu'elle deviendrait si gringue que ça.

Enfin, pour en revenir à l'affaire, le père m'arrête un jour vers la fontaine, et me dit comme ça : « Dis donc, Jean, je vois bien que tu en contes à notre Marienne ; je ne suis pas encore aveugle. Je veux savoir ce que tu penses faire, parce que je n'aime rien tant ces longues fréquentations qui vous mettent par la langue du monde. »

— Eh bien, écoutez, que je lui réponds crânement, j'ai bonne intention, j'aime votre fille, je la respecte, et si vous voulez me la donner, je crois qu'elle ne sera pas tant malheureuse.

Alors mon gaillard s'est tout de suite radouci. Depuis là, ça est allé comme sur des roulettes, et pi on a fini par s'atteler pour la vie. Tu en sais à présent autant que moi.

— Eh bien, tu as agi bravement ; tu as fait comme moi... Ah ! voici la bouteille !.... Versez-nous voir, mademoiselle, il sera encore meilleur de votre main... A la tienne, Jean ; à votre bonne santé, mademoiselle, de tout mon cœur. Et si vous apportiez un verre pour trinquer ?...

— Merci, je ne prends jamais de vin.

— Jamais !... Qu'est-ce que vous me dites là ? Je suis sûr que c'est un médecin qui vous a ça conseillé ; si vous les écoutez, vous serez bientôt tout affauffie... Ce serait pourtant bien dommage, n'est-ce pas ?

Et la jeune fille disparut d'un pas léger, imprimant à sa robe un petit froufrou fort agréable à l'oreille de nos deux compagnons.

Quand ils se furent bien restaurés, et le Bonvillars aidant, leurs yeux avaient peine à se tenir ouverts. « J'irais volontiers au porte-feuille », dit Favey dans un bâillement bruyant et prolongé.

Puis il sonna la sommelière :

— Que désirent ces messieurs ?

— Vous avez de quoi nous réduire cette nuit, mademoiselle ? On commence à avoir un peu sommet.

— Monsieur, il nous reste une seule chambre disponible, une chambre à deux lits.

— Eh bien, donnez-nous-la ; seulement, il me faut un lit un peu long ; j'aime pas dormir à crochet.

Et pi toi, Jean, tâche de ne pas tant ronfler. Te rappelles-tu à Paris ?... Tu avais scandalisé ceux de la chambre à côté.